

Centre Culturel Suisse

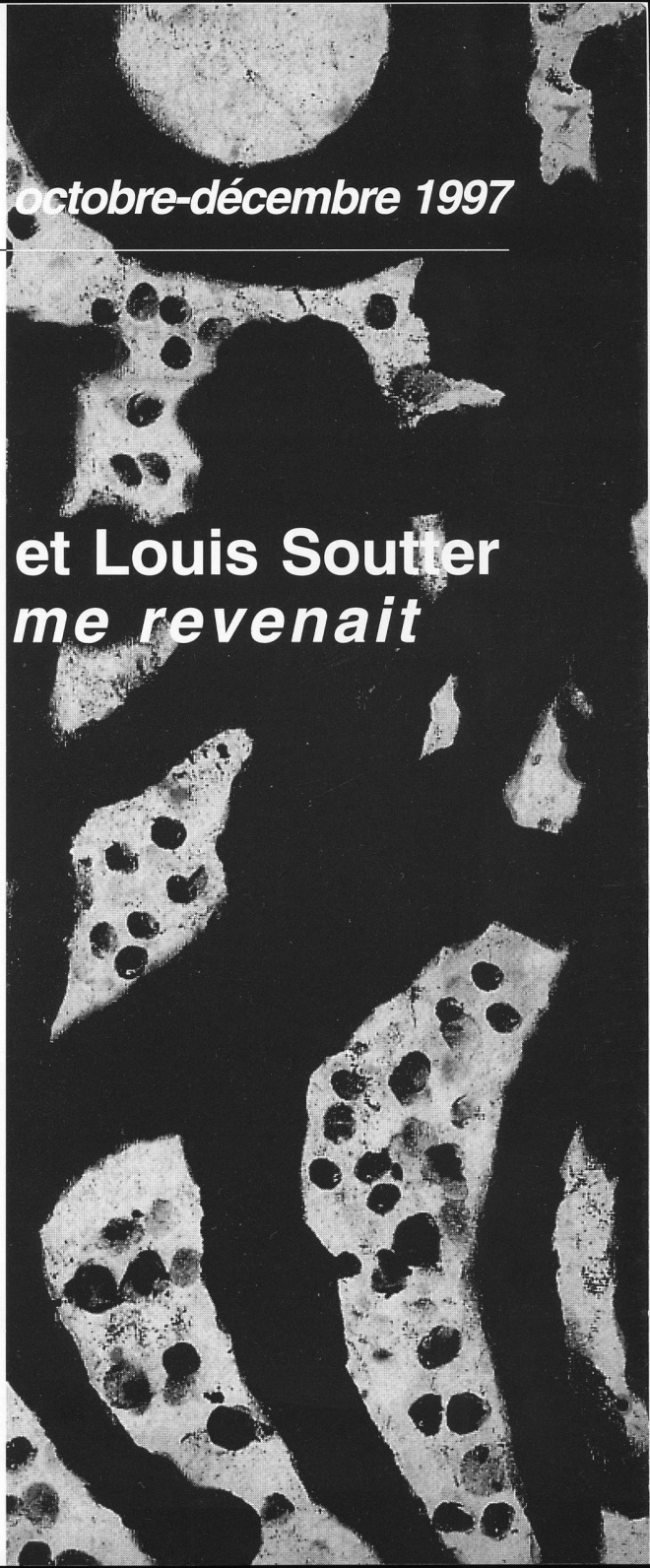
octobre-décembre 1997

38, rue des Francs-Bourgeois
75003 Paris
Téléphone 01 42 71 44 50
Télécopie 01 42 71 51 24

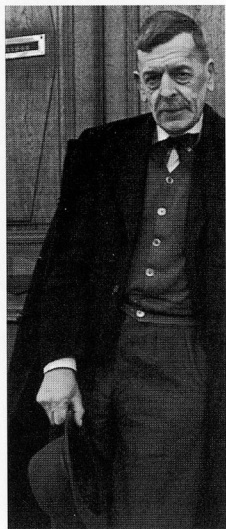
C. F. Ramuz et Louis Soutter ***Si le soleil me revenait***

Trois mois pour redécouvrir l'écrivain C. F. Ramuz (1878-1947) et reconsidérer une œuvre dont les sujets régionaux ont pu éclipser une modernité d'écriture marquée par la peinture.

Louis Soutter (1871-1942), « clochard céleste », peintre reclus dans un asile de vieillards et de nécessiteux, a fasciné Ramuz qui lui fait demander en 1937 d'illustrer son roman, *Si le soleil ne revenait pas*. Le peintre finira par refuser mais offre à l'écrivain trois peintures dont celle (reproduite ici, en fragment) qui porte le titre – *Si le soleil me revenait* – que nous donnons aussi à notre exposition Soutter, où le public peut voir des œuvres jamais ou rarement montrées.



C. F. Ramuz (1878-1947)



« Je me poserai sur une motte de terre dans une vigne et je creuserai jusqu'au centre de la terre. »

Les sujets de Ramuz, c'est la chaise de Van Gogh, l'arbre d'Hobbema, la violette de Dürer, la pomme de Cézanne : la banalité du quotidien transfigurée, éternisée, par l'intensité de l'artiste. Et puis le don de rendre la simplicité sublime et le sublime simple; ce mélange de retenue et de générosité, cet équilibre entre l'art raffiné et la force primitive : voilà me semblait-il ses plus beaux secrets d'ouvrier, ceux qui lui

valent tout ensemble l'admiration de ses confrères et l'amour de ses lecteurs.

Stefan Zweig

Il ne devrait plus être permis de prononcer au sujet de C. F. Ramuz les mots de « romancier paysan » ou « d'écrivain régionaliste », qui introduisent une fausse perspective. Ramuz, citadin de naissance et homme de haute culture, était tout le contraire d'un paysan. Si ses personnages sont toujours des villageois de son pays, riverains du Léman ou montagnards du Valais, ce n'est pas qu'il se soit proposé de décrire ce que ces gens-là ont de particulier du fait qu'ils sont des campagnards, et des campagnards d'une certaine province. C'est, au contraire, que Ramuz, cherchant à « rejoindre » les hommes en ce qu'ils ont de plus immuable, de plus universel, a compris de bonne heure qu'il ne trouverait et n'exprimerait ce fonds humain qu'en choisissant pour ses héros les êtres auxquels lui-même était nativement apparenté.

Albert Béguin, *Patience de Ramuz*

A mes yeux, et surtout à mes oreilles, Ramuz est l'écrivain de l'écriture, comme à la fin du 19^{ème} siècle Flaubert est l'écrivain de l'écriture. L'anecdote est un support. Flaubert avait l'idéal du livre sur rien, et qui pût tenir debout par la seule force du style. Et c'est exactement Ramuz. Certes, chez Ramuz, il y a un thème, il y a une anecdote. Ça peut être la jalousie, l'ambition, la richesse, une certaine position sociale, la solitude, ou telle ou telle mystique, mais ce qui compte d'abord, c'est que Ramuz, c'est l'écrivain du style. Il est très frappant de voir qu'en 1904 déjà, il écrit : « J'étreindrai la langue... je la plierai », de telle façon que la langue le serve entièrement.

Jacques Chessex, interview pour *Un siècle d'écrivains*, FR3

Charles Ferdinand Ramuz en perspective

Spectacles, lectures, rencontres, concerts et cycle de cinéma abordent les aspects multiples d'une œuvre qui attend maintenant l'établissement d'une nouvelle édition complète et critique

« Quand j'ai trouvé le ton, je tiens l'œuvre. Mais je pense ardemment avant de tenir. Le ton est l'unité même ; il est l'idée profonde et musicale, il est la source vive d'où découlent le style, les épisodes et les détails, parfois même le sujet [...] Il faut aspirer à la solidité méthodique des vieilles sonates. »

C. F. Ramuz, *Journal inédit*, cité par Georges Duplain dans l'excellent C. F. Ramuz. *Une biographie*, Ed. 24 Heures

ouverture

vendredi 10 octobre à 19h

Actualité de Ramuz

Projection en avant-première de *C. F. Ramuz, l'apparition de la beauté*, film de Pierre-André Thiébaud (45') qui réunit Jean-Quentin Châtelain, lecteur, Jacques Chessex, écrivain, Jérôme Meizoz, critique, et Jean Starobinski, écrivain.

(Ce film est aussi diffusé le 15 octobre sur FR3 dans la série *Un siècle d'écrivains* de Bernard Rapp.)

A 20h30, après la projection, table ronde animée par Catherine Pont-Humbert, de France Culture, avec Doris Jakubec, directrice du Centre de Recherches sur les Lettres Romandes à l'Université de Lausanne, chargée de l'édition critique à venir, Georges Borgeaud et Adrien Pasquali, écrivains.

« A Paris, Ramuz avait su toucher un milieu que J. Meizoz qualifie de "restreint mais décisif". Paul Claudel, dans la longue querelle menée par des critiques reprochant au Suisse de "mal écrire", prendra la défense d'"un des meilleurs ouvriers de notre langue". En 1949, Céline risque cette audacieuse prophétie : "Que lira-t-on en l'an 2000 ? Plus quère que Barbusse, Paul Morand, Ramuz et moi-même, il me semble. »

L'Hebdo, Lausanne, mai 1997

cinéma

du 25 octobre au 2 novembre

Charles Ferdinand Ramuz, l'amour du cinéma
Rétrospective des films adaptés de son œuvre
(voir programme dans notre agenda)

Attiré par le langage cinématographique en train de s'inventer, Ramuz a inspiré nombre de cinéastes, de 1933 (quand il participe comme figurant au tournage de *Rapt* de Dimitri Kirsanoff, d'après son roman, *La Séparation des races*) à nos jours. Parmi ces cinéastes, conviés à

présenter leurs films : Claude Goretta (*Jean-Luc persécuté* et *Si le soleil ne revenait pas*), François Weyergans (*Aline*) et Francis Reusser (*Derborence*).

marathon de lectures

dimanche 9 novembre de 17h à 22h

et lundi 10 novembre de 19h à 22h

Voyage de comédiens dans l'œuvre de Ramuz

Extraits choisis et lus par Véronique Alain, Michèle Gleizer, Laurence Mayor, Dominique Reymond, Pierre Banderet, Robert Bouvier, Jean-Quentin Châtelain et Roger Jendly.

Fil conducteur : Claude Mettra.

« Plus je vais, écrit Ramuz, plus il me semble que je m'achemine vers une langue qui pourrait utilement être parlée, et parlée par l'auteur au public. » Et l'on sait quel admirable lecteur était Ramuz. Une famille d'acteurs s'est retrouvée pour continuer le voyage et offrir au public un Ramuz intime.

danse

du jeudi 20 au samedi 22 novembre à 20h30

L'Amour de la fille et du garçon

D'après le texte de C. F. Ramuz.
Interprété et chorégraphié par Pascal Gravat et Prisca Harsch (Compagnie Quivala)

C'est au sein du Groupe Emile Dubois, dont il est le cofondateur avec Jean-Claude Gallotta, que Pascal Gravat rencontre Prisca Harsch. Tous deux créent à Paris, en 1995, à la Ménagerie de Verre, ce spectacle dont le pouvoir d'émotion culmine quand le couple s'étreint sur la voix de Ramuz, jaillie d'un vieux disque.

musique

vendredi 5 décembre à 20h30

Ramuz, Ansermet, la musique et Paris

Conférence de Jean-Jacques Langendorf, à l'occasion de la parution de son livre, *Ernest Ansermet ou la passion de l'authenticité* (Slatkine), illustrée par des

Chansons de Ramuz, musique d'Ansermet
interprétées en public par Silvie Bendova, soprano et Alessandro Gonteri, pianiste

Pendant la Première Guerre mondiale, Ernest Ansermet

demande à Ramuz de lui écrire des textes de chansons qui ne soient « pas niaises ». Ramuz accepte avec enthousiasme. Ces chansons sont les seules compositions qu'Ansermet ne désavouera pas. Rappelons que les deux hommes collaboreront en 1918, à Lausanne, avec Stravinski et René Auberjonois, peintre, à la création de *L'Histoire du soldat*. Ansermet, fondateur de l'Orchestre de la Suisse Romande, chef d'orchestre des Ballets Russes, a participé aussi à la vie musicale parisienne en créant *Paradeau Châtelet*, en 1917, avec Cocteau, Satie, Massine et Picasso.

littérature

mercredi 10 décembre à 19h

Rendez-vous avec Fernand Auberjonois

introduit par son portrait filmé, collection Plans-Fixes, interlocuteur : Bertil Galland

Enfant, Fernand Auberjonois assiste à la naissance de *L'Histoire du soldat* dans l'atelier de son père, décorateur du spectacle. « Ramuz nous enchantait, car il faisait semblant d'avoir peur de nous. Stravinski s'exprimait dans une langue faite de sonorités plutôt que de mots, et crachait les arêtes de poisson à gauche et à droite, aux repas... » Dès 1933, Auberjonois junior entame une autre vie, lorsqu'il s'embarque pour l'Amérique. Il gagne ses premiers deniers en donnant des leçons à une actrice encore peu connue, Katharin Hepburn, puis devient journaliste. Naturalisé américain, il participe à la Libération de Paris comme officier. La troisième part de sa vie est celle du chroniqueur et de l'écrivain d'un humour raffiné, publié chez Métropolis.

théâtre et jazz

vendredi 12 et samedi 13 décembre à 20h30

Conformisme de C. F. Ramuz

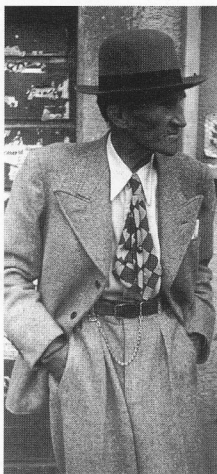
Spectacle d'Armand Abplanalp, comédien, Daniel Bourquin et Léon Francioli, musiciens

Un réquisitoire ironique et combien actuel contre le conformisme helvétique et vaudois en particulier, interprété par trois virtuoses en fusion.

Nous retrouvons Daniel Bourquin (saxophone, clarinette basse) et Léon Francioli (contrebasse, piano), duo parmi les meilleurs du jazz helvétique, en concert dimanche 14 décembre à 17h (voir agenda).

du 25 octobre au 25 janvier

Louis Soutter - Si le soleil me revenait (1871-1942)



Le catalogue de cette exposition du Centre Culturel Suisse est publié aux éditions Adam Biro, sous la direction de Christian Longchamp, commissaire. Il contient un inédit de Valère Novarina, *La Main*, lu par l'auteur le 24 octobre à 19h30, lors du vernissage (voir agenda). Ainsi qu'une étude d'Hervé Gauville, dont voici un extrait :

« Trop simple et trop compliqué apparaît aujourd'hui Louis-Adolphe Soutter dès lors qu'il est considéré comme un « cas », le cas

Soutter comme on parlerait d'un cas d'espèce, d'un cas clinique ou – pourquoi pas ? – d'un cas désespéré. A la frontière entre le pathologique et le soi-disant sain, l'individu a fait, et fait encore, les choux gras des études médicales (option aliéniste). En équilibre instable entre l'extrême civilité du dandy et l'asocialité du cleptomane, le citoyen inspire une méfiance teintée d'admiration. Qu'en est-il de l'artiste ? Et d'abord, s'agit-il bien d'art ? Avec lui, rien ne va de soi. Ainsi des pièces à conviction à verser au dossier de l'identification traditionnelle de l'artiste. De ce point de vue, le curriculum vitæ est irréprochable. Au chapitre de la formation, des études d'architecture à Genève, puis musicales au Conservatoire royal de Bruxelles avant de suivre des cours de peinture à Lausanne et de s'inscrire à l'atelier de Léon Gaud. A celui des voyages et découvertes, complément indispensable à la confection du prêt-à-porter artistique, Paris en 1895 et Chicago en 1897. Enfin, dernière touche apportée à ce portrait de l'Helvète en jeune artiste, il est nommé directeur du département des Beaux-Arts au Colorado College, avant d'exposer, en 1900, ses dessins et peintures. Il n'a pas encore 30 ans et, selon la formule consacrée, une carrière prometteuse s'ouvre devant lui, d'autant plus que tout le monde s'accorde à lui reconnaître une virtuosité certaine dans le maniement de son art.

Cette biographie stéréotypée se retourne alors comme un gant au profit d'errements qui vont vite tourner à l'errance, au cours de laquelle la figure canonique de l'artiste aura tôt fait de se dissoudre dans la silhouette du clochard céleste. Est alors renvoyée aux arguties du débat universitaire la question de savoir où et quand il y a art et qui cela concerne et quelle définition pourrait bien en être donnée. Car c'est précisément à partir du moment où Soutter devient

atypique que son activité se met à ressortir, non de plein droit mais à l'évidence, au domaine de l'art. Pour le dire en d'autres termes, il ne fait pas l'artiste, il l'est. Mais comment, concrètement, l'est-il ? Par le dessin d'abord. Difficulté déjà de définir ce terme. Quid, par exemple, de ses fameuses peintures au doigt ? Peinture ou dessin ? Si le contour, le trait, la ligne, sont d'ordinaire rapportés à celui-ci plutôt qu'à celle-là, les personnages maigres, noirs et échevelés, dansant par couple ou par trio, traversent la frontière des genres, versant tantôt dans le pot de peinture tantôt dans l'encre des empreintes digitales. Cette manière de procéder, qui s'attache à un mode d'expression uniquement dans la mesure où il lui permet de faire passer, non un message mais un écheveau de signes et de figures sans relation avec le diktat d'un savoir-faire particulier, relève d'un art de la contrebande, un art saute-frontières, un art borderline. »

Hervé Gauville

film et rencontre

samedi 29 novembre à 19h

Ombres, film d'Edna Politi sur la création du Concerto pour violon, hommage à Louis Soutter de Heinz Holliger (durée 105')

En présence de la réalisatrice.

« Le Concerto pour violon de Holliger, hautboïste et compositeur qui "est à ce siècle ce que Liszt et Paganini furent au dernier", écrit un critique anglais, rend hommage à Soutter en trois mouvements enchaînés : Deuil, Obsession, Ombres. La musique suit une sorte de biographie du peintre et de son œuvre, de ses années de virtuose (il fut premier violon dans l'Orchestre du Théâtre à Genève) à sa mort d'égaré, des premiers portraits académiques aux peintures à l'encre noire, au doigt. Le violon soliste, omniprésent, joue à la manière d'un personnage qui entraînerait l'orchestre, enrichi par une large percussion et un trio d'instruments originaux (marimba, cymbalum, céleste). »

Jean-Jacques Roth, *Le Nouveau Quotidien*, 16-11-95

Ombres, le film d'Edna Politi, retrace la genèse et le travail de répétition de ce Concerto pour Louis Soutter. Les séances de travail des musiciens alternent avec les toiles et les dessins de Soutter, et avec des commentaires de Holliger lui-même. Le film se termine par l'interprétation intégrale du Concerto, avec Thomas Zehetmair et l'Orchestre de la Suisse Romande, sous la direction de Heinz Holliger.

musique contemporaine

dimanche 30 novembre à 17h

Concert Heinz Holliger par l'Ensemble Contrechamps

(voir agenda)